Autrefois, il y avait deux hivers : la Grande, et la Petite. La Grande apportait les tempêtes, les bourrasques, le blizzard, les nuits froides et glaciales contre lesquelles même le feu ne peut rien. C'était l'hiver rude et brutal, celui des expéditions dangereuses dont on ne revient pas toujours, et des nuits où tous les villageois se blottissent les uns contre les autres dans la Grande Halle.

La Petite, c'était les lacs qui gèlent avant les premières chutes de neige pour y faire du patin, les batailles de boules de neige, les glissades en luge, le marché d'hiver, et la fête de Yüle. C'était l'hiver doux et léger, celui qui rosit les joues et donne des excuses pour sortir les jolies écharpes et jouer dehors toute la journée.

Tout l'hiver, la Grande et la Petite allaient et venaient d'un village à l'autre, parcouraient main dans la main la forêt boréale et la taïga. Elles se répondaient et se complétaient, puis s'en retournaient dans le Nord pour ne revenir que l'année suivante.

Un jour, la Petite disparut. On ignore pourquoi. On ignore comment. On sait seulement que la Grande passa tout un hiver à la chercher. Ce fut une période terrible : il y avait constamment des tempêtes, les routes étaient impraticables, tout le monde tombait malade, les animaux mouraient de froid dans leurs étables. Le printemps fut humide et froid cette année-là. C'était la Grande qui pleurait.

Depuis, tous les hivers sont comme ça : certains jours, la Grande pleure. Il fait froid et humide, la neige devient collante et fond sous les bottes, imbibe les vêtements, la glace se brise sous les pas des imprudents. D'autres jours, la Grande se met en colère, furieuse d'avoir perdu la Petite, et la cherche à nouveau partout. Le vent hurle, la neige tourbillonne, les voyageurs s'égarent dans les bois.

Les pires jours sont les jours glacés. Silencieux. Immaculés. Ceux où la colère et la tristesse de la Grande deviennent de la méchanceté. Où le ciel est bleu et la lumière blanche. Pas un bruit ni un souffle de vent. Ces jours-là, le froid règne en maître, et mieux vaut se blottir tous ensemble près du feu, car il entre jusque dans les maisons et, si on ne se serre pas les uns contre les autres pour se tenir chaud, il nous dévore.





1

L'ONCLE D'ALFRED

Lorsque Alfred entre dans la Grande Halle de sa grand-mère Brumilda, la chaleur du feu lui brûle aussitôt les joues. Ce n'est que le début de l'hiver, mais il fait déjà très froid dehors. La neige tombe depuis deux jours et ne semble pas vouloir s'arrêter. Alfred frappe ses bottes l'une contre l'autre pour en faire tomber la glace. Il repousse le capuchon de sa parka en peau de renne et regarde autour de lui.

– Par la barbe de Loki, jure-t-il tout bas en comptant les adultes réunis dans la Halle.

La Grande Halle est le bâtiment principal du village de Brume. On s'y rassemble pour boire et manger, et c'est aussi ici que Brumilda, leur cheffe, rend la justice et préside aux assemblées. La Halle ressemble à un bateau renversé dont la coque lui sert de toit. Au centre de la pièce, un feu brûle en continu dans un foyer de pierre. Le soir, c'est autour de celui-ci qu'on s'assoit pour se raconter des histoires, après avoir partagé un bon repas autour des longues tables qui occupent le reste de la Grande Halle.

Sauf qu'on est le matin ! L'endroit devrait être vide, à cette heure-ci. Mais non : la moitié du village a visiblement décidé de s'y donner rendez-vous ! Debout entre les tables, les villageois discutent par petits groupes en fronçant les sourcils, en agitant les bras et en se tortillant les tresses.

Alfred rouspète, le nez dans le col de sa parka. Il zieute les tonneaux de bière disposés sur l'estrade au fond de la Halle où il mange avec son oncle et sa grand-mère. Fourre les mains dans ses poches et palpe la petite bourse en cuir remplie de graines de moutarde. Tout va bien, elle

ne s'est pas percée. La rumeur des conversations bourdonne dans ses oreilles. Comment va-t-il réussir à s'approcher des tonneaux sans être vu, avec tout ce monde ? Alfred hésite. Il demanderait bien ce qu'ils font là, mais il ne veut pas se faire remarquer. Dos au mur, il se glisse en silence vers l'estrade.

– Loki, souffle Alfred en agrippant le croc de renard gravé de runes qu'il garde dans sa poche.

Il possède cette amulette depuis qu'il est bébé. C'est la seule chose que lui ont laissée ses parents avant de mourir.

– Loki, garde-moi dans ton ombre, chuchote Alfred, une prière à son dieu préféré. Je sèmerai le chaos en ton honneur si personne ne me voit.

Et c'est comme si Loki l'avait entendu : Alfred grimpe sur l'estrade, et personne ne se tourne vers lui. Il s'accroupit entre deux tonneaux. Par-dessus le bord des fûts, il observe les villageois. Il aimerait tout de même bien savoir ce qu'ils font ici. Il reconnaît Valka, la guerrière, et Mila la forgeronne. Elles devaient aller à la chasse aujourd'hui, pourquoi ne sont-elles pas parties ? Et Ivar, le

vieil archiviste à la barbe blanche, qui ne quitte jamais sa bibliothèque ? Alfred reconnaît même Frid, et il écarquille les yeux. C'est l'oracle de Brume. Elle fait des rêves qui racontent l'avenir, et on dit que les Ases, les dieux et les déesses des Vikings, lui parlent. Elle n'a pas l'air vieille, mais elle n'a pas l'air jeune non plus. Les branches d'un arbre tatoué sur sa poitrine remontent jusqu'à sa gorge et, sur sa joue, un corbeau prend son envol. Alfred a un peu peur d'elle. Il ne lui adresse jamais la parole, n'a jamais osé aller la voir pour qu'elle lui prédise l'avenir.

Frid est en train de discuter avec Mila et Valka quand elle tourne la tête vers Alfred. Le garçon réprime une exclamation. Il s'accroupit derrière son tonneau pour se cacher.

C'est stupide. Frid ne peut pas voir Alfred : elle est aveugle. Pourtant, il semble au garçon que son regard traverse le tonneau. Elle sait qu'il est là, Alfred en a la certitude. Est-ce qu'elle va le dénoncer ?

Les minutes passent et rien ne se produit. Personne ne l'attrape par la peau du cou pour

le sortir de sa cachette. Les conversations continuent. Alfred secoue la tête. À rester ici trop longtemps, il va finir par se faire repérer pour de bon ! S'il veut saboter la bière destinée au prochain banquet, c'est maintenant ou jamais. Et il ne peut plus se défiler : il a invoqué l'aide de Loki ! Les dieux sont capables de se mettre très en colère quand on leur fait une promesse et qu'on ne la tient pas. Alfred tire son couteau de sa ceinture et perce délicatement le dessus d'un tonneau. Il pioche quelques graines de moutarde dans sa bourse en retenant sa respiration. Il ne faudrait pas que leur odeur le fasse éternuer et repérer. Alfred répand la moutarde par le trou du tonneau avant d'aller au suivant. Il répète l'opération jusqu'à ce que sa bourse soit vide. Puis il se faufile derrière les peaux de bête qui ferment le fond de la Grande Halle. Il n'y a que deux pièces : la cuisine où il se trouve, et une chambre de l'autre côté du mur. Alfred habite ici, avec sa grand-mère et son oncle. À cette heure, le feu y est éteint, les lieux vides.

– J'ai réussi ! souffle Alfred dans l'obscurité.

Il ouvre la bouche, gonfle ses poumons et se prépare à éclater de rire. Il attend.

Et attend.

Et attend. Mais rien. Le rire ne vient pas.

Alfred écoute son cœur ralentir. Il n'avait pas réalisé qu'il battait si fort. Pourtant, il n'a pas eu peur. Le dieu Loki protège Alfred chaque fois qu'il le lui demande. C'est comme avoir un complice. Alfred fait toutes ses farces avec l'aide de Loki.

Il imagine les villageois crachant et gémissant ce soir, au banquet, après avoir bu leur bière. Il essaie à nouveau de rire.

Il n'y arrive pas.

Alfred n'a pas envie de rire.

Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. La plupart du temps, Alfred est un enfant de dix ans comme les autres. Il n'aime presque personne, alors il préfère rester seul, mais il joue et court et rit, comme tout le monde. Certains jours pourtant, il n'en a aucune envie. C'est comme si un nuage de vide un peu froid le recouvrait pendant quelques heures. Il appelle ça « être triste pour rien ».